Ami du Clergé du 10 septembre 1931

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Sacrements. — XVIII. L'Eucharistie considérée comme sacrement, 529.
Pour la fête de N.-D. des Sept-Douleurs. — Nature et causes des souffrances de Marie, 531.
Aux Enfants de Marie. — LXVI. La dévotion, 533.
Des Conférences. — II. S. Jérôme et le Cercle féminin de l'Aventin, 534.

COURS DE PRONES SUR LES SACREMENTS

XVIII

L'EUCHARISTIE CONSIDÉRÉE COMME SACREMENT

Mes frères,

Notre-Seigneur a institué aussi la Sainte Eucharistie pour qu'elle fût la nourriture de nos âmes dans la communion. C'est considérée sous cet aspect qu'elle est proprement un sacrement et c'est comme telle que nous allons l'étudier aujourd'hui. Nous allons voir quelle en est la *matière*, la *forme*, le *ministre* et le *sujet*.

I

La matière de l'Eucharistie, dit le concile de Florence, c'est le pain de froment et le vin de la vigne, auquel on doit mêler une très petite quantité d'eau avant la consécration.

Ce pain doit être pétri avec de l'eau naturelle et cuit au feu. La discipline de l'Eglise grecque exige qu'il soit fermenté, tandis que l'Eglise latine suit une règle contraire. Nous employons ce pain sans levain parce que c'est avec lui que Notre-Seigneur institua la Sainte Eucharistie : nous savons en effet que pour célébrer la pâque juive on ne devait pas manger d'autre pain. Il marque très bien, du reste, que le corps de Jésus a été conçu sans corruption et que dans la sainte communion nous devons le recevoir avec pureté.

Les Grecs se servaient de pain azyme, eux aussi, mais des hérétiques appelés « Ebionites » s'étant appuyés sur ce fait pour prétendre qu'on devait continuer d'observer les prescriptions de la Loi juive conjointement avec celles de l'Evangile, l'Eglise grecque reçut l'ordre de se servir provisoirement de pain fermenté, et ce provisoire dure encore.

On mélange quelques gouttes d'eau au vin mêlé dans le calice pour les raisons suivantes, que donne le pape Eugène IV : pour se conformer à ce que Notre-Seigneur a très probablement fait, pour représenter le sang et l'eau qui coulèrent de son côté sur la croix, pour signifier l'union du peuple chrétien avec Jésus-Christ, qu'opère la Sainte Eucharistie, l'eau représentant le peuple et le vin Notre-Seigneur.

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il choisi le pain et le vin pour en faire la matière du sacrement de l'Eucharistie ? Pour plusieurs raisons, toutes également instructives.

Ce fut d'abord afin de nous faire entendre que ce sacrement est la nourriture de nos âmes : « Ma chair, dit-il, est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. » Pouvait-il nous marquer ce but plus clairement qu'en nous présentant sa chair et son sang adorables sous les apparences du pain et du vin dont nous faisons un si fréquent usage pour entretenir la vie de notre corps ?

Ce fut encore pour nous apprendre que son vif désir est que nous nous approchions fréquemment de la sainte Table. De même que chaque jour nous mangeons du pain et buvons du vin pour réparer les forces de notre corps, ainsi Notre-Seigneur voudrait que nous communiions chaque jour pour réparer les forces de notre âme et entretenir en nous la vie surnaturelle.

De plus, le pain et le vin sont particulièrement aptes à offrir une figure commémorative de la Passion du Sauveur. Le pain est composé de grains de froment moulus et pétris ensemble, le vin est fait de grains de raisin foulés et écrasés dans le pressoir. Ainsi le corps de Notre-Seigneur fut brisé de coups durant sa Passion, foulé aux pieds et pressé de telle sorte que tout le sang en sortit par les ouvertures qu'y firent les fouets, les épines et les clous.

Enfin, les saintes espèces sont un symbole de l'union qui doit régner entre tous les membres de l'Eglise. Nous ne devons tous former ensemble qu'un seul corps par la charité, dit S. Paul, nous qui participons à un même pain (I Cor., x, 17) ; nous devons être unis comme les grains de blé le sont dans le pain et les grains de raisin dans le vin, et pour y réussir, être prêts à tout souffrir afin que la charité triomphe dans nos cœurs.

II

La forme du sacrement de l'Eucharistie consiste dans ces paroles de Jésus-Christ : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Comme il y a double matière, il y a aussi double forme, l'une pour la consécration du pain et l'autre pour la consécration du vin. La consécration de l'une des espèces ne dépend pas de l'autre ; le pain est validement consacré et devient le corps de Notre-Seigneur, même si le vin ne l'est pas. Toutefois pareille consécration d'une espèce séparée serait gravement illicite et serait cause que le sacrifice resterait incomplet.

Dès que les paroles qui constituent la forme de l'Eucharistie ont été prononcées sur le pain et le vin, s'accomplit le miracle de la « transsubstantiation », c'est-à-dire le changement de toute la substance du pain au corps de Jésus-Christ et de toute la substance du vin en son sang. C'est ce qu'indiquent clairement les paroles par lesquelles a été instituée la Sainte Eucharistie. Notre-Seigneur n'a pas dit : « Ceci *contient* ou *renferme* mon corps, » mais bien nettement : « Ceci *est* mon corps. » Si ce qu'il présentait avait été encore du pain, il n'aurait pu dire sans mentir et sans nous tromper : « Ceci *est* mon corps. » Il l'a dit cependant. Donc, ce qu'il présenta était réellement son corps et non

pas du pain. Ce qu'on voit, ce qu'on touche, ce qu'on goûte, n'est pas du pain, mais une simple apparence du pain.

C'est ainsi que l'ont compris tous les Pères et les Docteurs de l'Eglise. S'ils n'ont pas, pour exprimer cette vérité, employé le mot « transsubstantiation » utilisé seulement en 1215 par le IVe concile de Latran, ils ont usé de termes équivalents. Aussi le concile de Trente a-t-il formulé ce décret où il affirme la croyance de l'Eglise catholique, tout en condamnant les erreurs qui lui sont contraires : « Si quelqu'un dit que la substance du pain et du vin demeure dans le T. S. Sacrement de l'Eucharistie, conjointement avec le corps et le sang de N.-S. Jésus-Christ, et nie le changement merveilleux et singulier de toute la substance du pain au corps et de toute la substance du vin au sang, les espèces du pain et du vin demeurant **seules,** changement que l'Eglise catholique appelle très convenablement la transsubstantiation, qu'il soit anathème.»

Le même concile nous enseigne que Jésus-Christ est tout entier présent sous chaque espèce, tout entier dans l'hostie par conséquent et tout entier dans le calice : « On a toujours cru dans l'Eglise de Dieu, dit-il, qu'aussitôt après la consécration le vrai corps de Notre-Seigneur et son vrai sang existent sous l'espèce du pain et du vin conjointement avec son âme et sa divinité. Mais le corps est sous l'espèce du pain et le sang sous l'espèce du vin par la vertu des paroles, au lieu que le corps est sous l'espèce du vin et le sang sous l'espèce du pain et l'âme sous toutes les deux, en vertu de cette connexion et de cette concomitance naturelles qui font que les parties de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est ressuscité d'entre les morts et ne doit plus mourir, sont unies ensemble. La divinité y est aussi, en vertu de son admirable union hypostatique avec le corps et l'âme. »

Mieux que cela : d'après le concile, Notre-Seigneur n'est pas seulement tout entier sous chaque espèce, il l'est également sous chaque parcelle de la sainte Hostie et dans chaque gouttelette du Précieux Sang.

Cette double vérité, du reste, découle de la Sainte Ecriture : « Celui qui me mange, dit Notre-Seigneur, aura la vie par moi. » Or on ne le mange que sous l'espèce du pain. C'est donc qu'il y a sous cette espèce — et il faut en dire autant du vin — Jésus-Christ tout entier, son corps, son sang, son âme et sa divinité. Cette espèce du pain, Jésus la rompit au Cénacle en autant de parcelles qu'il y avait d'Apôtres à communier ; ceux-ci reçurent chacun une parcelle et reçurent néanmoins Jésus-Christ tout entier. C'est donc qu'il est tout entier présent en chaque partie des saintes espèces.

Nous devons conclure de là qu'il suffit, pour recevoir Notre-Seigneur, de communier sous une seule espèce, comme le font depuis très longtemps les simples fidèles, comme le faisaient même les premiers chrétiens lorsqu'ils emportaient dans leurs maisons pour se communier eux-mêmes la Sainte Eucharistie sous la seule espèce du pain. Nous devons conclure de là, encore, que quand le prêtre, lorsqu'il y a plus de communiants que d'hosties, partage celles-ci en deux ou trois pour en donner une parcelle à chacun, ceux qui reçoivent ces parcelles reçoivent néanmoins Jésus-Christ tout entier et communient aussi véritablement que les fidèles qui en reçoivent une entière ou que le prêtre qui en reçoit une bien plus grande et communie sous les deux espèces.

III

Les ministres de la consécration de la Sainte Eucharistie sont les évêques et les prêtres, à l'exclusion de tous autres. Ce n'est en effet qu'aux Apôtres et à leurs successeurs dans le sacerdoce que Notre-Seigneur a donné le pouvoir de consacrer lorsqu'il leur a dit : « Faites ceci en mémoire de moi. » Ce pouvoir une fois reçu ne peut être perdu, comme le caractère sacerdotal lui-même. Un prêtre hérétique, schismatique, apostat, excommunié, dégradé, consacrerait donc validement, malgré son indignité. Il commettrait une faute très grave en faisant descendre Jésus-Christ sur l'autel, mais ce divin Sauveur obéirait cependant à son ordre.

Les ministres ordinaires de la dispensation de la Sainte Eucharistie sont également les évêques et les prêtres. En droit, le curé seul ou son supérieur peut distribuer la communion ; nul autre prêtre ne peut licitement le faire sans une permission, toujours supposée pour la communion à la messe, mais qui doit être expresse quand il s'agit de la communion donnée en dehors de la messe et surtout donnée en viatique.

Les ministres extraordinaires de la Sainte Eucharistie sont les diacres. Autrefois ils distribuaient communément la communion par délégation de l'évêque, dont ils étaient les auxiliaires accoutumés. Aujourd'hui il leur faut une permission du curé de la paroisse ou bien il faut qu'il y ait nécessité, auquel cas ils pourraient présumer cette autorisation.

La communion peut être distribuée à toute heure du jour ; elle ne peut l'être la nuit qu'aux malades qui communient en viatique ou aux infirmes qui ne pourraient demeurer longtemps à jeun. Elle peut l'être tous les jours de l'année, sauf le Vendredi Saint où sont seuls autorisés à communier le prêtre qui célèbre la Messe des Présanctifiés et les malades qui reçoivent le Viatique. Elle peut l'être en tout lieu décent quand il y a un motif de le faire, mais en dehors de ces cas elle ne doit l'être qu'à l'église.

Le sujet du sacrement de l'Eucharistie est seulement l'homme baptisé et vivant. Celui qui ne remplirait pas cette condition recevrait l'Eucharistie matériellement, mais non sacramentellement. On pourrait donc la donner aux petits enfants dès leur baptême comme cela se pratiquait dans la primitive Eglise et se pratique aujourd'hui chez les Grecs ; mais, par respect pour ce sacrement, l'Eglise latine ne le permet plus ; il faut, pour que les enfants soient admis à la sainte communion, qu'ils aient atteint l'âge de discrétion et qu'ils soient suffisamment instruits de ce qui regarde l'Eucharistie. Ne peuvent pas communier non plus ceux qui sont perpétuellement en démence, les malades sujets aux

vomissements fréquents, ceux enfin qui en sont notoirement indignes, comme les pécheurs publics et scandaleux, et cela jusqu'à ce qu'ils aient donné des marques publiques de conversion et réparé leurs scandales.

Telles sont, m. f., les différentes vérités que nous devons connaître et croire touchant la Sainte Eucharistie. Nous verrons dans notre prochaine instruction ce que nous devons faire pour la bien recevoir.

POUR LA FÊTE DE N.-D. DES SEPT-DOULEURS

(15 septembre)

NATURE ET CAUSES DES SOUFFRANCES DE MARIE

Chaque année, la Semaine Sainte nous rappelle les souffrances par lesquelles Notre-Seigneur a racheté le monde. Il semble toutefois à notre piété que ces solennités sont incomplètes. C'est que Jésus n'était pas seul dans son œuvre rédemptrice : nouvel Adam, il avait pour collaboratrice la nouvelle Eve, Marie, à laquelle nous pouvons appliquer, toutes proportions gardées, ce qu'Isaïe, parlant au nom du genre humain, dit du Messie : « *Livore ejus sanati sumus*. Par sa meurtrissure nous avons été guéris. » (LIII, 5). Cette meurtrissure, à la vérité, ne fut pas extérieure ; mais la douleur qu'elle causa n'en fut pas moins cuisante. Bénéficiaires des souffrances de Marie comme de celles de Jésus, il convenait donc que nous les commémorions par un souvenir spécial. C'est pourquoi l'Eglise n'hésite pas à les proposer par deux fois, au cours de l'année, à nos hommages : la première, peu de jours avant les fêtes pascales, la deuxième, environ six mois après, comme si elle trouvait trop long le cycle annuel et comme si elle craignait de voir notre attention se détourner d'un objet si vénérable. A sa voix se joint aujourd'hui celle de la Sainte Vierge elle-même qui, empruntant les paroles de Jérémie, nous convie à nous arrêter pour voir s'il y eut jamais douleur comparable à la sienne. Pour répondre à ce double appel, examinons quelles furent la *nature* et les *causes* des souffrances de Marie.

I

Avez-vous remarqué, m. f., combien la fête des Sept-Douleurs est proche de celle de la Nativité de Marie ? Une semaine seulement les sépare. Ce délai si court n'a rien qui doive nous étonner, car il nous marque clairement que Marie commença de souffrir dès l'éveil de sa raison c'est-à-dire de fort bonne heure.

Elle souffrit d'abord comme les Saints. Eclairée d'une vive lumière sur les exigences de la majesté divine et la laideur du péché, elle gémissait, en son âme, sur l'idolâtrie qui régnait dans le monde. Elle voyait aussi comment, même au sein du peuple juif, Dieu n'était pas honoré comme il aurait dû l'être. « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi » : cette douloureuse constatation qu'avait jadis faite Isaïe et que Notre-Seigneur jetterait bientôt à la face de ses contemporains, Marie la formulait au plus intime d'elle-même, avec une amertume incomparablement plus vive que celle de cette Sainte qui s'écriait tristement : « L'Amour n'est pas aimé ! L'Amour n'est pas aimé ! »

Si Elie, à la vue des péchés de son peuple, avait pu tomber dans une affliction telle qu'elle lui faisait désirer la mort, que ne dut pas ressentir la Sainte Vierge durant toute sa vie, à la vue de l'empire que le démon exerçait sur le monde ! Elle pouvait dire, avec bien plus de raison encore que le prophète : « *Zelo zelatus sum pro Domino exercituum* » et elle appelait de tous ses vœux le Messie qui rétablirait l'ordre entre Dieu et sa créature.

Le Messie allait venir, mais pour Marie de nouvelles douleurs devaient en résulter. Lorsque l'Ange lui eut annoncé quelle était choisie pour être la mère du Rédempteur futur, la joie qu'elle en éprouva fut soudain assombrie par la perspective de l'avenir que dès ce moment elle prévit. Elle avait lu les prophéties. Elle savait que le Christ serait le salut du monde, mais les oracles où étaient prédites sa Passion et sa mort ne lui avaient point échappé. S'il devait être l' « homme des douleurs », elle serait de son côté, en vertu des liens étroits qui l'uniraient à lui, la Mère des douleurs. L'indétermination des prophéties elle-même ne laissait pas que de faire planer toutes sortes de menaces et déjà Marie tremblait, sans bien savoir ce qu'elle devait craindre, mais à cause de cela craignant tout.

Puis ce fut le pénible voyage à Bethléem, avec les portes qui se referment sur le pauvre couple en quête d'un gîte pour l'Enfant-Dieu qui va naître ; ce furent la grotte et la crèche où la Vierge dut déposer Celui qui était le roi du monde et que les hommes refusaient d'accueillir ; ce fut la Présentation au Temple, avec la prophétie de Siméon. Celui-ci avait dit : « Un glaive transpercera votre âme. » Il se trompait : ce n'était pas au futur, mais au présent qu'il aurait dû parler, car déjà le glaive était enfoncé dans le cœur de Marie. Dès ce moment, la silhouette de la croix se profila pour elle à l'horizon, venant gâter toutes ses joies.

Comme si l'indifférence humaine ne suffisait pas à Jésus, l'hostilité se déclare. Hérode prend ombrage de ce rival dont l'aspect, pourtant, n'offre rien de dangereux. Et il faut partir précipitamment, fuir à travers le désert, au prix de fatigues et de privations de toute sorte, gagner la terre étrangère, y rester plusieurs années, en y menant une existence précaire.

De retour en Palestine, la Sainte Famille connaîtra encore des jours d'angoisse : ce sera quand Jésus restera au Temple au milieu des Docteurs. Pendant trois longs jours Marie cherchera Celui dont l'absence lui est plus intolérable que la mort. Et lorsqu'elle l'aura retrouvé, lorsqu'avec lui elle sera rentrée sous l'humble toit de Nazareth, elle vivra avec la continuelle appréhension d'un avenir qui sans cesse devient plus proche.

Enfin, voici la vie publique. Un beau jour, Jésus a embrassé sa Mère en lui annonçant que désormais il lui fallait « vaquer aux affaires de son Père », puis il est parti. Désormais Marie est seule. Jadis

quand elle souffrait, la seule présence de Jésus la consolait. Maintenant il n'en sera plus ainsi. Parfois sans doute elle pourra le voir, lui parler, mais il ne sera plus à elle comme lorsqu'elle le serrait dans ses bras à Nazareth. Il se consacrera presque entièrement à la prédication et à la formation de ses Apôtres, tandis qu'elle sera plus ou moins confondue dans le groupe des saintes femmes. Mais silencieusement elle observera, elle devinera, et toujours ce seront pour elle de nouveaux motifs de crainte, à mesure que croîtra l'hostilité des chefs du peuple juif.

Pendant la vie publique de Jésus, à peine l'Evangile fait-il mention de la Sainte Vierge, tant elle est effacée. Mais l'heure vient où elle va reparaître au premier plan : celle de la Passion. A ce moment, S. Jean nous dit qu'elle est debout au pied de la croix, et la piété chrétienne s'est plu à la voir rencontrant Jésus sur le chemin du Calvaire, le suivant, assistant à sa mort et l'ensevelissant. Aucune parole de Marie ne nous est citée ; le texte sacré lui-même ne nous donne aucun détail. C'est vraisemblablement qu'aucune description n'aurait été capable de nous inspirer une idée de sa douleur et que, suivant un proverbe antique, les grandes douleurs sont muettes. « O fille de Sion, dit l'Eglise empruntant les paroles de Jérémie, votre affliction est immense comme la mer » et pour exciter notre compassion elle nous fait chanter la prose du *Stabat Mater*, que le peuple chrétien, au dire d'Ozanam, comprend moitié à l'aide des paroles, moitié avec son cœur.

Immense comme la mer, telle est bien la douleur de Marie. Pour la comprendre, il faudrait savoir tout ce que Jésus était pour sa mère : non seulement il était son fils unique, mais encore il était le plus aimable, le plus tendre des fils. Elle ne trouvait en lui que des perfections à admirer ; elle n'avait jamais reçu de lui que des bienfaits et des marques d'affection, et chez elle, par un privilège unique, l'amour naturel aux mères s'accroissait de celui que la plus parfaite des Saintes portait à son Dieu. Enfin, entre les cœurs de Jésus et de Marie existait une merveilleuse sympathie qui rendait chacun d'eux éminemment capable de ressentir les impressions de l'autre. C'est pourquoi aucune des souffrances de Jésus ne trouva Marie insensible. Si cette Vierge bénie fut épargnée par la main des bourreaux, en réalité ils lui firent endurer tous les tourments qu'ils infligèrent à Jésus, et l'Eglise a raison de chanter aux vêpres de la fête du St-Rosaire : « Salut, ô Reine des Martyrs, qui avez souffert, au plus intime de votre cœur, l'agonie, les coups, les épines et la croix de votre Fils ! »

Mais ce n'est pas assez dire. Marie ne fit pas que s'associer aux souffrances de Jésus : son supplice fut en quelque sorte plus douloureux, car il dura plus longtemps. Après que Notre-Seigneur eut rendu le dernier soupir, il lui fallut voir son divin cœur transpercé par la lance du soldat, puis elle reçut dans ses bras son cadavre rendu méconnaissable par tous les mauvais traitements subis. Quoi donc ! c'était là le plus beau des enfants des hommes, l'objet des complaisances divines ! voilà ce qu'en avaient fait ceux qu'il avait créés, qu'il était venu racheter et auxquels il avait prodigué les témoignages de sa bonté ! Brisée, mais courageuse, elle lui rendit les derniers devoirs, puis, s'ensevelissant elle-même dans la retraite, elle continua ce qu'elle n'avait cessé de faire toute sa vie : méditer sur les événements auxquels elle avait assisté, afin d'adorer les dispositions de la divine Providence. A partir de ce jour, jamais le spectacle de Jésus souffrant et mourant ne disparut à ses regards ; après avoir fait à la suite du Sauveur le chemin qui mène au Calvaire, elle le parcourut à nouveau, parfois peut-être de corps, mais surtout en esprit, commençant ainsi la série interminable des âmes pieuses qui pratiqueraient au cours des siècles l'exercice du Chemin de la croix, et chaque fois ses douleurs se ravivaient.

Sa peine ne devait finir qu'avec sa vie terrestre. Au matin de sa résurrection, sans doute, Jésus lui apparut triomphant, mais les quarante jours qu'il passa sur terre avant son Ascension furent bien courts, et de nouveau Marie se trouva seule. Qui dira l'ardeur avec laquelle, plus encore que S. Paul, elle désirait mourir pour être avec le Christ ? La vie lui était véritablement un supplice, et il lui fallait tout son esprit de soumission à Dieu pour l'accepter avec résignation. Elle avait vu Jésus persécuté dans son adorable personne, elle devait le voir encore persécuté dans son Eglise, et si elle se réjouissait de la gloire des martyrs, elle partageait leurs souffrances en son âme, martyre elle-même et la première d'entre eux.

Ne nous étonnons donc pas de voir Marie si haut dans le ciel ! Cette place, elle l'a bien méritée. Son nom, qui est devenu le plus grand après celui de Jésus, elle l'a payé, comme son Fils, de la plus héroïque obéissance.

II

A la vue des souffrances de Marie, l'âme chrétienne ne peut se défendre d'un certain étonnement. Pourquoi Dieu a-t-il réservé à cette créature immaculée un sort si rigoureux ? Pourquoi lui a-t-il fait boire jusqu'à la lie le calice d'amertume ?

C'est que l'ordre suivant lequel devait s'opérer notre Rédemption l'exigeait ainsi. Notre premier père avait péché en s'accordant une jouissance interdite ; le nouvel Adam, Jésus-Christ, devait, pour expier ce péché, souffrir un châtiment qu'il n'avait pas mérité. Adam en punition de sa faute avait mérité la mort, Jésus pour nous rendre la vie devait passer par la mort. Adam s'était élevé jusqu'à vouloir être comme Dieu, Jésus devait s'humilier jusqu'à paraître n'être plus Dieu et même n'être plus homme : « *Vermis sum et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis.* » (Ps. XXI, 7).

Mais de même qu'à côté d'Adam se trouvait Eve, qui avait coopéré à sa faute, de même à côté de Jésus devait se trouver une femme qui prendrait sa part de l'œuvre rédemptrice. Cette femme bénie, c'est Marie. Ce n'est pas sans raison que l'Evangéliste nous signale sa présence sur le Calvaire au moment où s'accomplit notre rachat. Elle est de-

bout, dans l'attitude du sacrificateur : c'est qu'en effet elle offre son sacrifice avec celui de Jésus. Elle offre les souffrances de Jésus ; elle offre les siennes pour apaiser la justice divine. Par là elle nous sauve de la mort du péché et nous engendre à une vie nouvelle, devenant ainsi véritablement notre mère. Si Jésus attend presque le moment de sa propre mort pour nous donner comme fils à Marie, c'est parce qu'alors seulement elle mérite le titre de Mère des hommes, puisqu'alors seulement le péché est effacé.

Les souffrances de la Sainte Vierge ont encore une autre utilité, celle de provoquer en nous à son égard la plus vive confiance. S. Paul a pu dire : « Si Dieu n'a pas épargné son Fils unique, mais l'a livré pour nous, comment ne nous aurait-il pas tout donné avec lui ? » (Rom., VIII, 32). De même, si Marie n'a pas hésité, par amour pour nous, à faire le sacrifice de son Fils, comment ne serait-elle pas prête à faire tout ce qui lui est possible pour notre salut ? Bien plus, j'irai jusqu'à dire qu'elle est intéressée à ne pas laisser perdre nos âmes. C'est un fait d'expérience qu'on fait peu de cas d'un objet qu'on a acquis sans peine, mais quand on a dû le payer cher, on tient vivement à le conserver. Ainsi, en voyant quel prix Jésus a dû verser pour nous à son Père, en voyant ce qu'elle a dû subir elle-même, Marie a compris ce que nous valons aux yeux de Dieu. Tout son désir, dès lors, est de ne pas voir ses peines rendues inutiles par notre damnation. Ayant contribué à notre rachat, elle n'a rien tant à cœur que de voir Dieu en possession définitive de nos âmes. C'est pourquoi, si nous avons quelque chose à craindre, ce n'est pas son indifférence pour nous, mais notre indifférence pour elle et notre manque d'ardeur à l'appeler à notre secours. Du sein de la gloire où elle habite, les sentiments qu'elle éprouvait sur terre n'ont pas changé : leur intensité s'est seulement accrue dans la proportion où elle s'est rapprochée de ce foyer d'amour qu'est Dieu.

Enfin — et ceci n'est pas le moindre des fruits que nous devons retirer de cette fête — l'exemple de Marie doit nous convaincre de l'utilité de la souffrance généreusement supportée. L'homme est naturellement porté à croire que ceux qui sont fidèles à Dieu devraient être récompensés par des faveurs terrestres et qu'au contraire les impies devraient être châtiés sans retard. C'est une erreur. Qui fut plus aimé de Dieu que Jésus et Marie, et cependant qui souffrit davantage ici-bas ? D'une manière générale, ne peut-on pas dire que les saints sont forgés dans le creuset de l'épreuve ?

Corrigeons donc ce que nos appréciations pourraient, sur ce point, avoir de défectueux. La souffrance, loin d'être une marque de haine, est en réalité un bienfait de Dieu. Elle nous permet de faire pénitence en ce monde pour nos péchés, et tous, qui que nous soyons, nous sommes coupables. De plus, elle nous donne l'occasion de témoigner à Dieu notre fidélité ; de même que l'exercice augmente les forces physiques, elle accroît notre vigueur morale ; enfin, par les mérites qu'elle nous fait amasser, elle amplifie notre bonheur éternel. Parmi les cantiques d'actions de grâces qui montent au ciel du cœur de Marie vers le trône de Dieu, soyons persuadés qu'un des principaux a pour objet les souffrances dont elle fut abreuvée ici-bas, mais qui lui permirent de montrer à Dieu son amour par des actes et lui valurent une telle gloire.

* *

« *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris.* N'oubliez pas les gémissements de votre mère » (Eccli., VII, 29). Cette maxime dictée par la plus élémentaire vertu de reconnaissance nous trace la conduite à suivre envers la T. S. Vierge. Après qu'elle a tant fait pour nous, ouvrons-lui tout grand notre cœur ; plaçons-y une tendre dévotion envers elle. La méditation de ses douleurs nous sera d'un grand secours pour éviter le péché. Par là nous mériterons aussi sa maternelle protection. Jadis Marie daigna révéler aux fondateurs de l'Ordre des Servites qu'elle verrait avec le plus grand plaisir instituer une congrégation religieuse vouée par profession à honorer ses douleurs. En nous associant d'esprit à ces religieux, nous serons certains de lui être très agréables, autant que si, placés au pied de la croix durant la Passion, nous avions eu l'insigne honneur d'essuyer les larmes que cette bonne Mère versait pour nous. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXVI

LA DÉVOTION

« Si la charité est une plante, a dit S. François de Sales, la dévotion en est la fleur. » Ni les à peu près ni le moins possible ne figurent sur son programme ou dans ses habitudes. Elle est le don complet de notre cœur.

I

La dévotion suppose une obéissance parfaite à la volonté du Seigneur. C'est un désir ardent d'honorer Dieu et de suivre sa loi ; c'est une tendre sollicitude pour tout ce qui intéresse sa gloire ; c'est un mouvement de l'âme qui l'éloigne des vanités du monde et la porte avec une joie douce, tranquille, vers le service divin. Servir Dieu, c'est marcher dans la voie de ses commandements ; avoir de la dévotion, c'est mettre à les observer toute sa générosité. Dans son devoir, et pour le mieux remplir, l'âme pieuse évite avec la plus grande attention le mélange de la vie mondaine, et, lorsqu'elle se trouve prise par sa condition dans le tourbillon du monde, elle en retire son cœur immédiatement, s'imposant une perpétuelle contrainte pour faire en elle-même le silence, le recueillement. Rechercher Dieu en tout et malgré tout, et mettre un empressement joyeux à le servir par une disposition habituelle, voilà le caractère d'une vraie dévotion.

Voulons-nous que notre dévotion soit telle ? Pour cela, la volonté, non les impressions sensibles, doit en être la base. Gardons-nous également de faire reposer la dévotion dans la multiplicité des pratiques

extérieures. Avant tout, qu'elle se manifeste par des actes de vertu, de générosité, de sacrifice. Il y a une sorte de piété qui s'obtient à peu de frais et sans aucune privation ; la vraie dévotion suppose l'esprit de renoncement ; dans la ferveur de son amour elle va même au delà du devoir ; elle se prouve encore mieux à ces heures d'aridité où le devoir, la vertu, la prière nous paraissent plus difficiles.

Que notre dévotion ait surtout un caractère généreux. Nombre de personnes, bonnes d'ailleurs, qui s'occupent beaucoup d'exercices de piété et d'elles-mêmes, ne pensent aux autres qu'en passant ; quand elles ont bien rempli leurs devoirs personnels, elles croient en avoir assez fait. C'est une erreur. Vous aspirez à la perfection ; soyez-en louées. Vous désirez vous confesser et communier souvent, c'est bien. Mais avant tout, voyez vos œuvres, le bien que vous faites ou que vous voulez faire. « Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toutes vos forces, et vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. » Voilà la perfection, et, à vouloir séparer la charité de la piété, ce n'est plus qu'un sens religieux incomplet. A vrai dire, que de belles et nobles âmes on voit encore ! Si l'on savait tous les mystères de bonté qui se cachent dans le monde le plus ordinaire, quelquefois chez une simple domestique, une jeune ouvrière, et toutes les industries charitables dont elles accompagnent le bien qu'elles font, on en serait surpris et profondément édifié. Encore une fois, c'est là le caractère de la dévotion évangélique.

II

Dans la pratique de la dévotion, que d'avantages d'ailleurs pour notre âme !

D'où viennent les troubles, les agitations dont notre vie est perpétuellement secouée, sinon de la multitude de nos désirs ? Or le fruit d'une vraie dévotion, en nous inspirant de servir Dieu avec générosité, est de nous faire goûter une tranquillité absolue. L'âme pieuse place tout son espoir en Dieu et trouve en lui un appui solide. Dieu est, dans le cœur qui le sert sans réserve, comme dans son sanctuaire, l'inondant de clartés. On est quelquefois étonné de voir des âmes simples parler de Dieu avec une effusion admirable. A quelle école se sont-elles fait instruire ? Quels maîtres ont-elles consulté ? Quels livres ont-elles lus ? Elles n'ont eu d'autre école que la prière, d'autre livre que le crucifix. Mais elles y ont puisé chaque jour une joie inaltérable, la joie qui remplissait le cœur de S. Paul dans ses tribulations, la joie qu'éprouvait S. Augustin au milieu de ses combats quand la grâce avait pris dans son cœur la place du monde.

Au surplus, de combien de mérites l'esprit de dévotion n'est-il pas le gage ? Si on nous assurait qu'il y a une mine d'or dans les flancs d'une montagne, nous ferions effort sur effort pour la découvrir. La vraie mine d'or à exploiter, c'est la ferveur du zèle ; car elle nous assure des richesses incomparable pour le ciel. Plus une action est fervente et plus elle nous coûte, plus elle est chargée de gloire éternelle. « Il doit en être de nous, dit S. François de Sales, comme des roseaux qui croissent le long de la rivière. Quand la rivière déborde, le roseau s'incline et plie, et l'inondation s'écoule sans le briser ; après quoi, il se redresse avec vigueur [1]. » Nous sommes quelquefois obligés de plier sous le poids de l'épreuve intérieure ; mais si notre dévotion est vraie, nous nous relèverons avec confiance, la grâce aura pour nous une impulsion décisive.

* *

La dévotion est un chemin accessible à toute âme de bonne volonté : car nous pouvons tous servir Dieu avec zèle. Non pas que nous soyons toujours capables d'une application soutenue. En général, l'arc ne peut être perpétuellement tendu, parce qu'il perdrait son élasticité, son ressort. Cela est encore mille fois plus vrai pour la vie spirituelle, et il est nécessaire que, tout en servant Dieu, nous prenions de temps à autre des distractions bien choisies. L'important est de donner à notre effort une vraie générosité.

DES CONFÉRENCES

II

S. Jérome et le Cercle féminin de l'Aventin

Mesdames,

L'an 382 de Jésus-Christ, 1136 de Rome, un soir d'automne, des groupes compacts de patriciennes montaient les pentes de l'Aventin, entre le Capitole au toit doré et le Palatin couronné des impériales magnificences, à l'occident du Colisée dont la poussière avait bu le sang des martyrs.

— Vous en êtes sûre, tête chérie ? disait l'une.

— Mais oui. Il a bien voulu accepter l'hospitalité de Marcella.

— Oh ! comme le Cercle d'études sera vivant, savant !

— Eh ! très chère, ne l'était-il donc pas ?

— Vous comprenez ce que je veux dire.

Ainsi causait-on, non sans quelque frémissement de gaieté nerveuse.

On ?... Qui donc, ces membres du Cercle savant de l'Aventin ?

Asella la première, alors avancée en âge, la très douce et la vénérée, qui dès onze ans avait arraché son collier d'or et s'était revêtue d'une vile tunique de moniale. Ame simple et candide, fiole de cristal où vivait une lumière, si amoureuse de la prière que ses genoux, tels ceux d'un S. Jacques, s'en étaient durcis, si familière de la pénitence que du dimanche soir au samedi son jeûne était total, elle avait vendu ses biens et partageait avec les pauvres sa suffisance ; malgré tout, si affable que ses amies plus jeunes voyaient en elle la figure de l'Allégresse agenouillée.

Peut-être Furia, petite-fille de Camille. Elle n'avait point délaissé, au sein de l'humilité chrétienne, le grand air aristocratique qu'elle tenait de son ascendance millénaire. Le masque assez dur d'impératrice, le nez busqué, les formes un

[1] Lettre à Mme de Chantal.

peu massives, sa démarche lui méritaient l'épithète de déesse : « *Incessu patuit dea,* » eût redit Virgile.

Fabiola, descendante de Quintus Maximus Fabius Cunctator, toute jeune et « biandre » déjà ; son premier époux la trahissant et païen, elle avait cru pouvoir épouser un second... encore pire. Vêtue de soie d'or, robe tissée d'or et de gaze de fin lin, garnie de gemmes, ceinturée d'or, chaussée d'or, coiffée d'une mitelle persane d'or et de perles, la chevelure rehaussée de fils d'or, tantôt mêlée de tresses blondes et de tresses brunes, tantôt recouverte d'une perruque rouge à la Germaine, sans oublier les paillettes d'or semées en pluie autour des tempes, l'éclat des yeux rehaussé d'antimoine (l'atropine n'était pas encore inventée), le cher visage arrangé à la céruse et au minium, Fabiola semblait le type de la grande dame élégante. Ce jour-là même, pour l'honneur de l'Eglise et du maître vénéré, elle avait changé son vêtement décoré de scènes mythologiques et arborait sur sa merveilleuse *stola* la pieuse parabole du Bon Pasteur. Disons tout de suite qu'elle changera ; elle fera, malgré la rage de son monde, une pénitence publique et par ses immenses charités méritera la couronne des Saints.

Encore, Marcellina, fille d'un gouverneur des Gaules. Trente ans auparavant, le pape Libère l'avait reçue au nombre des vierges, et c'est elle qui obtiendra de son frère S. Ambroise cet ouvrage *Sur la Virginité,* tant redouté des mères de l'époque.

Léa, cette veuve dont le Cercle portera bientôt le deuil : elle avait longtemps mené grand train, et puis, ayant bâti un Refuge pour les Catéchumènes, se faisait railler par son ami Vettius pour ses chaussures minables.

Enfin, Félicité et Félicienne, d'autres encore dont l'histoire n'a pas gardé les noms et dont l'énumération vous fatiguerait à l'excès.

Cependant, je citerai les cinq femmes dont une domesticité énorme encadrait les litières : Paula et ses quatre filles, Blesilla, Pauline, Eustochium et Rufina, descendantes du vainqueur de Carthage Paul-Emile, des Scipions et de l'homérique Roi des rois, Agamemnon. Toxotius, mari païen de Paula, pouvait s'enorgueillir d'une ascendance plus vénérable encore : la souche légendaire du pieux Enée, fondateur de Rome, et de Vénus, fille de Jupiter. Paula, veuve à 37 ans, avait pleuré son mari avec exaltation, puis l'étude l'avait peu à peu rassérénée. D'un esprit juste et gracieux, volontiers fusant en saillies malicieuses, elle parlait le grec, sa langue paternelle, elle lisait l'hébreu et chantait les psaumes de David dans leur texte original, et cependant n'abandonnait aucune de ses relations de société, aimait le monde et se guérissait mal d'une délicatesse de corps et d'une mollesse d'habitudes très orientales. A peine pouvait-elle marcher, ayant toujours été appuyée ou portée par ses eunuques ou dans sa litière. Les broderies de ses vêtements la meurtrissaient. Mais si le corps était d'une Byzantine, l'âme toujours se montra vraiment d'une Romaine.

Plus tard, elle se vengera par des austérités inouïes.

Ennemie acharnée des caquets et des bavardages, des chicanes et des bouderies, elle estimait le jeûne un excellent remède : « Ayons plutôt, disait-elle, l'estomac malade que le cœur malhonnête. »

Sa couche sera la terre nue ; son matelas, un cilice ; sa boisson, de l'eau, et quand le saint vieillard Epiphane voudra obtenir d'elle qu'elle s'accorde un doigt de vin, il réussira si bien que, dira-t-il : « C'est elle, au contraire, qui m'a presque persuadé de ne plus boire de vin. » Ses yeux éteints par trop de veilles et de larmes pieuses : « Vous en avez besoin, dira S. Jérôme, pour lire l'Ecriture. — Ah ! répondra-t-elle, je les ai peints trop souvent, j'ai trop fardé mon visage ; le moment est venu de les punir. » Et le psaume devient son leit-motiv : « J'ai voulu vivre pauvre et méprisée dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'être riche au domicile des méchants. » Aussi dans son dénuement elle s'écriera : « Je ne souffre pas ; je ressens déjà une paix immense. » La paix, n'est-ce pas ce qu'elle venait chercher auprès de la douce Marcella, l'amante du silence ?

Près d'elle, Blesilla sa fille aînée, âme ardente et santé précaire, esprit vif et charmant, d'une pénétration extraordinaire, distinguée en ses paroles, aimable et enjouée en ses mœurs, parlant le latin et le grec, bientôt l'hébreu. Elle aimait la vie. Son mariage avec Furius, fils de Titiana, membre du Cercle, l'avait laissée veuve à 20 ans. Dès l'abord elle avait soigneusement étudié quels fards et quelles pierreries convenaient le mieux à son deuil élégant et sincère. Puis les perles, les tresses d'or, la soie de couleur avaient, de temps à autre, égayé la rigueur de la fidélité au défunt. Et l'ardeur au plaisir, les délices de la toilette et du miroir avaient séché les dernières larmes... et usé un organisme trop délicat. Le Seigneur guérit à la fois son corps et son âme. De ses robes tissées ou brochées d'or, de ses bijoux, elle fit un paquet précieux et dédaigné, dont le prix nourrit des familles pauvres. A la place, une robe de couleur sombre, une ceinture de laine blanche. Le public, le grand monde protesta. Une voix éloquente défendit Blesilla : « Ah ! ces femmes scandalisées, je les signalerai. Ce sont celles qui se barbouillent de rouge et de noir les joues et les yeux, celles dont les faces de plâtre sont trop blanches pour des figures humaines, celles qui ne peuvent pas verser une larme sans qu'elle creuse un sillon sur les joues, qui se construisent une tête avec les cheveux des autres et se fournissent une tardive jeunesse par dessus leurs rides... Des armées de servantes ne sont occupées qu'à disposer leurs cheveux ; leurs têtes empruntées sont torturées sous l'étreinte des bandeaux et la boucle des mitres... Ce sont elles plutôt qui nous scandalisent... » Vous avez reconnu l'accent du prêtre Jérôme. Blesilla mourra bientôt, pleurée de tous,

et déplorant de n'avoir pu faire les vœux des vierges... et l'on accusa Jérôme de l'avoir tuée à force de jeûner. Tel est le sort de plus d'un cruel directeur.

La cadette, Pauline, préparait pour lors ses fiançailles avec le sénateur Pammachius. Nature équilibrée, douce et posée, pieuse et de parfait bon sens, moins brillante que Blesilla, non moins aimable. Elle léguera dans quinze ans son opulence aux pauvres, et ses palais de marbre abriteront les membres souffrants du Christ.

Quant à Rufina, la petite de douze ans, mince et blonde, aux yeux de violette, elle travaillait comme ses sœurs le grec et l'ascétique, sans intention, du reste, de revêtir jamais le *flammeum* des vierges.

Surtout la troisième fille, la bien-aimée Eustochium, qui, toute jeune et la première des filles de sa qualité, avait reçu du pape Damase le voile virginal. Scandale et fureur autour d'elle. Par surprise, une tante païenne l'attire en son palais, la fait tresser et friser à la mode, lui fait oindre les yeux, la bouche et le cou, la couvre de bijoux, remplace la robe de bure par des vêtements magnifiques de soie... Eustochium ne se rebelle pas. Elle est conquise et l'on respire. Oui. Et quand l'heure est venue de retourner au logis, c'est-à-dire chez Marcella qui l'élève, tranquille, Eustochium passe au vestiaire et au lavabo, y laisse fard et bijoux et atours de soie, et s'en va, vierge et pauvre comme devant.

Elle était la douceur et la candeur mêmes, silencieuse et modeste, intelligence d'élite, âme vaillante dans un corps frêle et menu, modèle de volonté calme et réfléchie dès ses seize ans, imperceptiblement opiniâtre, et qui relèvera plus tard S. Jérôme abattu par trop de deuils.

La pente gravie, les groupes s'attendaient...

Au loin, le Tibre s'enfuyait à travers la campagne vers la mer. En face, les lignes verdoyantes du Janicule et des collines qui le continuent. Par delà, les grandes montagnes qui achèvent la perspective dans la magnificence... L'air était léger. La lumière diaphane de septembre donnait aux vieilles pierres ces teintes rousses et dorées qui semblent le sourire attendri du passé... Rome superbe s'étendait au soleil couchant, comme lasse de conquêtes et de martyres.

Les patriciennes songeaient...

Jadis, de cette même place, Romulus avait jeté sur le Palatin un javelot qui avait pris racine et que pendant huit siècles le zèle superstitieux des patriotes avait arrosé et perpétué, comme un palladium de la Ville éternelle. Plus tard, le peuple, boudant le patriciat, s'était retiré sur l'Aventin, où la fable de Menenius Agrippa avait enfin réconcilié les frères ennemis. Aujourd'hui, le patriciat féminin régnait sur la colline sous l'égide du Dieu de paix.

Sur la rue, parmi les nombreuses *insulæ* (maisons de rapport) qui entouraient les hôtels particuliers dans la proportion de trente pour un, se dressait l'imposante façade de 60 pieds de haut, un rez-de-chaussée de 18 pieds élevé sur caves et salles de bains, percé de six larges baies cintrées, et les étages de 12 pieds chacun, éclairés par 14 fenêtres; ensemble élégant, confortable et même harmonieux.

— La chère maison! dit Asella.

— Et combien douce au labeur de l'esprit! ajouta Furia.

Du vestibule, où des servantes leur sourirent, par le corridor qui autrefois avait été une ruelle du quartier, les amis passèrent dans l'atrium rectangulaire, entouré de colonnes et laissé à jour au milieu pour recevoir dans l'*impluvium* (bassin à jet d'eau) les pluies de l'hiver. Naguère, les clients se pressaient là autour de l'autel des dieux pénates et du foyer, et la famille se réunissait à la table de l'atrium, tandis que les visiteurs étrangers passaient jusque dans le tablinum (ou salon) séparé par de lourdes tentures... Ces temps n'étaient plus. A l'instar des maisons grecques, une porte de 12 pieds sur 9, au fond du salon, donnait sur un péristyle orné de colonnes, de statues, dans un décor de verdure, parmi les fontaines jaillissantes et les bassins remplis de poissons aux couleurs étranges.

Des rosiers de toute espèce escaladaient les colonnes, entouraient leurs fûts d'une pluie de fleurs, et de longues gerbes atteignaient les cimes, se relevaient et s'abaissaient à tous les souffles, jetaient leurs légers pétales partout, candides ou sanglants, papillons innombrables. Des colombes se perchaient au repos, la tête sous l'aile, au bord des chapiteaux, et par les fenêtres de phengite on voyait les paons superbes, tout blancs, poser l'écran somptueux de leurs plumes aux profondeurs vertes du parc embaumé.

Pressées, les amies montèrent l'escalier de pierre, élégant et facile, et gagnèrent la Salle des Conférences, où déjà plusieurs auditrices attendaient, avec Marcella, sa mère Albine, et Principia sa fille adoptive.

Marcella, de la famille des Scipions, était parmi les chrétiens l'honneur insigne de Rome. D'humeur pensive, voire mélancolique, elle avait été dès l'enfance une ardente disciple de S. Athanase, évêque d'Alexandrie, qui par ses maîtres, les Sérapion et les Macaire, remontait aux Pacôme et aux Antoine. Elle se plaisait à relire la *Vie* de ce dernier, prestigieuse, farouche et tendre, qu'elle avait reçue d'Athanase en hommage d'auteur. Mariée jeune et soudainement veuve, réputée la plus belle des Romaines, assaillie de prétendants, elle avait éconduit jusqu'au consulaire Cérialis, parent de l'empereur Constantin, et riche à milliards. A des collatéraux irrités, elle avait jeté en tas, pour les calmer, ses pierreries, tous ses ornements d'or et jusqu'à cet anneau que seules les patriciennes portaient au doigt et qui leur servait de cachet. Et disant adieu au fard et à la soie, elle s'était vêtue de l'habit plébéien et décrié de la moniale, ferveur sans exemple dans la haute société : elle s'était ensevelie sous le linceul d'une

viduité perpétuelle, et voici qu'elle recevait ses invitées, couverte d'une tunique de bure sombre, aux manches de laine descendant jusqu'aux doigts, les cheveux taillés autour de la tête, sous une petite bande de laine avec capuchon et collet sans franges, un voile noir couvrant le tout. Mais évadée du monde, elle n'avait pu échapper à ses calomnies. Elle les supportait, du reste, avec sérénité.

Quand toutes eurent pris place (serrements de mains, baisers), on eût dit de ces femmes, dans leur doux empressement, comme des figures à part, empreintes d'un calme n'excluant pas le sourire d'un aimable contentement, — quelque chose de fin, de délicat et de poli, un air innocent et tranquille, une profonde et attachante gaieté, avec aussi cette maîtrise des Scipions, des Gracques, cette énergie que donne le sentiment d'un devoir extérieur, d'un mouvement à poursuivre, ce rayonnement sur le front et dans les yeux de l'intelligence avivée par l'étude. En somme, savante et pieuse Congrégation de femmes du monde, dévouées à toutes les œuvres, qui goûtaient doucement leur suave retraite.

Et c'était là un spectacle inédit. Ces matrones étaient les témoins et les agents d'une émancipation nouvelle, celle de la femme. En demandant aux femmes non seulement leurs charités ou leurs prières, mais leur labeur intellectuel, l'Eglise du IVe et Ve siècle opérait une révolution. La femme n'était plus l'acolyte docile et passive du culte familial ; la foi nouvelle venait solliciter l'autonomie personnelle de sa conscience ; la théologie nouvelle venait réclamer le concours personnel de sa pensée. La dévotion ignorante, sainte rusticité, peut édifier l'Eglise, mais non pas la défendre. La chrétienne est chargée, en quelque sorte, du bon renom de l'Eglise et c'est pourquoi, Mesdames, vous reprenez après quinze siècles la tradition des patriciennes de l'Aventin.

Leur salle de conférences était riche, encore que la poudre d'or dont les Byzantins jonchaient les pavements de leur palais eût été bannie comme trop fastueuse pour des femmes d'étude. Les parois inférieures des murs portaient, jusqu'à une hauteur de 2 mètres, un revêtement de marbre blanc. Au-dessus, et tout autour de la salle, dix Génies de grandeur naturelle soutenaient de leurs mains étendues une longue guirlande de fleurs ininterrompues. A leurs pieds, de grands oiseaux, paons, canards, autruches, bécasses, se promenaient entre les herbes hautes ; d'autres voletaient autour de leurs têtes. Deux panneaux encadraient la porte. A droite, l'Orante vêtue d'une dalmatique jaune à larges manches, qui tombait à beaux plis au-dessus des pieds. Un voile entourait sa tête rejetée un peu en arrière ; une abondante chevelure descendait le long des joues, une tresse formant diadème au-dessus du front. Les yeux étaient doux et vifs, le visage empreint d'une sérénité divine : l'Orante était la Vierge très prudente, siège de la sagesse, vase insigne de dévotion ; digne patronne de ce cénacle patricien.

En face, et lui faisant pendant, le Bon Pasteur portant sur le pli du bras droit une jatte de lait ; les brebis l'entouraient, l'une debout, la tête levée vers le vase, ciboire eucharistique ; l'autre couchée aux pieds du Bon Pasteur, dont la main gauche s'étendait pour caresser la tête d'un petit agneau quémandeur de tendresse. Et sur le visage du Maître, une expression de souffrance inquiète montrait tout à la fois le prix sanglant de la nourriture des âmes, et le refus obstiné de beaucoup.

Une frise, en feuilles d'acanthe blanche, harmonisée à merveille avec la corniche d'un rouge éclatant, déroulait ses volutes au bas d'un plafond voûté. Deux cercles concentriques, inscrits dans le quadrilatère des murailles, étaient réunis par douze rayons, composés comme eux d'un faisceau de lignes rouges, jaunes, vertes, bleues et violettes. Dans les compartiments ainsi tracés, les douze apôtres (les évangélistes avec leur encrier et leur parchemin). Aux angles, des fleurs, des poissons, des hippocampes. Dans la lunette centrale, Jésus-Christ, Roi des Apôtres et Juge Souverain. En somme, les principaux motifs de décoration que l'art persécuté des Catacombes avait fait aimer aux martyrs, et que le triomphe de Constantin avait exhumés au grand jour des palais impériaux et consulaires, depuis quatorze lustres à peine.

Fabiola, en s'asseyant dans la cathèdre d'ivoire, drapait les plis de sa *palla*, et déjà interrogeait :

— Votre nouvel Athanase nous parlera-t-il aujourd'hui ?

— Athanase est mort, ô mon âme et ma vie. Je fus trop heureuse jadis de lui donner asile, et d'être initiée par lui aux labeurs de l'étude et de l'esprit. Mais il a plu au Seigneur d'accorder à ma fille Marcella le bienfait d'une amitié pareille à celle qui m'unit à l'illustre docteur.

— Et voici, ajoutait Paula, qu'elle nous invite, la toute gracieuse, à partager sa joie.

Paula rayonnait. Assise devant le trépied de cèdre incrusté d'argent, son beau regard parcourait le volume de la Genèse relié en ivoire où trop de mystères, pour elle, se dérobaient. Oh ! qu'elle avait hâte d'interroger enfin le conférencier attendu, ce prêtre dalmate, cet Eusebius Hieronymus, dont la renommée de science et de vertu remplissait Rome et l'Orient ! Et une seule lettre de cet étranger la rendait plus fière, s'il se pouvait, que l'illustration de sa race elle-même.

— Quand le Maître viendra, dit Fabiola, je lui réciterai son *Epître à Héliodore*.

— Vous la savez par cœur ? demanda Paula admirative.

— Eh ! oui. Sans doute mieux que le destinataire Héliodore, qui a dû l'oublier depuis cinq ans qu'il l'a reçue. Que voulez-vous ? sa sœur, sa nourrice, sa mère et son précepteur, c'est trop de voix contre une seule et lointaine.

— Lointaine, mais si éloquente, soupira Asella.

— Vous l'avez entendue, mère ? osa demander Eustochium.

— Ma petite fille, Jérôme n'est pas un étranger dans la ville. Il y vint étudier adolescent sous le grammairien Donatus, et ses controverses oratoires lui acquirent un grand renom de savoir et d'éloquence.

— Il n'est donc pas Romain ? s'écria la petite Rufina, qui jouait avec la bordure de la *stola* maternelle.

— Il est Dalmate, ma chère petite âme. De Grahovopolje, de Stridon, aux confins de la Pannonie et de la Dalmatie, mais d'une famille considérable.

Et la douce Asella ajouta :

— C'est lui qui illustrera le nom de ses pères. Il est savant, mais encore plus saint.

— Est-il énergique, au moins ? s'écria Fabiola.

Ses amies ne réprimèrent point un sourire. Léa répondit :

— Quand notre amie Melania partit, laissant son petit Publicola à la garde du préteur Urbain, Jérôme venait d'être baptisé, à son retour de Trèves; et lorsque la tempête des calomnies s'éleva contre elle et lui il sut se défendre et la défendre sans trembler.

Paula, comme en extase, interrompit :

— Et son ermitage d'Aquilée, ma mère ? Son séjour aux déserts d'Egypte, de Chalcis ! Son zèle contre les partisans de cet hérétique Lucifer, son ardeur contre les orgueilleux orientaux ! Ah ! Marcella, combien je vous en veux de m'avoir enlevé cet hôte illustre !

— Vous avez Epiphane son ami, répondit Marcella en souriant. Et vous entendrez mon hôte dès ce soir, et souventes fois encore, s'il plaît à Dieu. Hier cependant il s'excusait, nouvellement arrivé de Byzance et désaccoutumé depuis dix ans des études littéraires : « Je me suis rouillé sur la langue latine, disait-il, à force de parler ou plutôt de siffler l'hébreu. S. Paul disait qu'il n'avait pas la science du beau langage, mais qu'il avait celle de Jésus-Christ : il possédait l'une et l'autre. Mais pour moi, je crains bien qu'à force de chercher la dernière, il me soit arrivé comme au chien d'Esope de perdre ce que j'avais pu acquérir dans ma jeunesse, et de n'avoir pas trouvé ce que je cherchais. » Paroles d'un modeste, Mesdames ; mais il n'est pas rouillé.

Comme elle disait ces mots, la porte s'ouvrit... Dans un froufrou soyeux, toutes se levèrent, humiliant en leur déférence pour un moine de Pannonie leur fière lignée de nobles et de rois.

Jérôme entrait. Eusebius Hieronymus, alors âgé de 50 ans, venait d'être nommé Secrétaire de la Chancellerie pontificale par le pape Damase, qui l'aimait et se servait de ses talents. Son corps frêle vêtu d'un sayon de drap brun recouvert d'une tunique grecque de couleur foncée, le prêtre dalmate saisissait dès l'abord par son visage ascétique, ses traits brunis par le soleil de la Chalcide ; son regard extraordinairement vif, la chevelure et courte et plate étaient dignes d'un Romain ; la bouche ne manquait pas d'un pli d'amertume, et pourtant une paisible tendresse émanait de tout son être. Il avait, en sa figure sans beauté et dans son air à la fois réservé et sûr de soi, une séduction.

— Je vous salue, Mesdames.

— Nous vous saluons, prêtre du Seigneur.

Marcella seule continua :

— Je vous présente notre Eglise domestique et notre Cercle d'études, Seigneur. Nous travaillions nos âmes et nos esprits, sans maîtres, et nous bénissons la sagesse du Verbe, qui vous envoie vers nous. Vous nous dirigerez.

— Ma sœur Marcella, dit Hiéronyme avec un sourire, je sais que plus d'un savant vous consulte sur l'Ecriture Sainte et que ni le grec ni l'hébreu n'ont de secret pour vous. Que pourrai-je, sinon apprendre, à votre école ?

— Eustochium, notre secrétaire, dit Marcella dont l'humilité s'embarrassait, dites à notre Père nos difficultés et nos désirs.

— Je n'oserai, ma mère.

— Chère Eustochium, dit Hiéronyme, n'êtes-vous pas ma fille, ma dame, ma compagne, ma sœur ? ma fille par votre âge, ma dame par votre mérite, ma compagne par notre commune profession de servir Dieu, et ma sœur par les liens de la charité ? Parlez donc, et ne craignez plus.

— Puisqu'on le veut ainsi, grâce pour la petite fille ! Nous aimerions connaître les disciplines monastiques, les règles d'une juste discipline morale ; bien des points de doctrine nous sont obscurs, et des hérésies sont frappantes ; des textes bibliques sont « la Fontaine scellée » pour nos esprits ; comment l'Eglise de Dieu vit-elle sur les bords du Rhin, de l'Adriatique, du Bosphore et aux lieux où fut Troie, où vécut le Sauveur ? Tout nous intéresse et nous ne savons rien.

— Ma petite enfant, je ne saurais répondre à tout.

— Non, non ! Ce n'est pas possible. Mais nous ne sommes que des ignorantes, voilà, et nous ne comprendrions pas ce que vous avez à nous dire.

— Mère, dit le moine à Marcella, voulez-vous permettre que le Concile prenne des sièges ?

L'essaim pieux s'assit ; et toutes ces femmes, vêtues de pourpre ou de bure, de laine ou de soie, prenant chacune son ouvrage, tendirent vers le Dalmate leurs visages attentifs, aux traits affinés par la race, l'étude ou la méditation... Les ailes de leurs anges palpitaient invisibles.

— Depuis quand étudiez-vous ensemble ? demanda Jérôme.

— Depuis surtout qu'Epiphane et Paulin, les saints évêques, ont demeuré trois mois lors du Concile, dans ma maison, répondit Paula. Mais déjà Marcella, disciple d'Athanase, d'Ammonius et d'Isidore, avait ouvert la carrière à nos esprits.

— Et qu'avez-vous étudié, ma chère Marcella ?

— Notre secrétaire Eustochium, Seigneur, pourrait vous lire le rouleau de nos comptes-rendus.

Rougissante, la secrétaire ouvrit un coffret

d'ivoire, en retira le volume, et commença. Jérôme écoutait, l'index sur ses lèvres serrées, l'œil sur le Divin Pasteur qui distribue aux brebis empressées le lait de la doctrine ou de l'Eucharistie.

— Voici donc l'ordre de nos faibles travaux : Tout d'abord les auteurs grecs et latins : poètes lyriques, Virgile, poètes comiques, orateurs, historiens, philosophes, Platon, Homère, Cicéron.

Jérôme eut un mouvement nerveux. Un éclair brilla dans ses yeux et d'une voix rapide il s'écria :

— Cicéron, Platon, certes ! Moïse et les Prophètes ont emprunté beaucoup aux livres des Gentils. Salomon proposait des questions aux philosophes de Tyr et répondait aux leurs S. Paul lui-même, dans son Epître à Tite, n'a-t-il pas cité un vers d'Epiménide sur les menteurs ? Dans sa Ire aux Corinthiens, un vers de Ménandre ? Dans sa dispute à Athènes, n'a-t-il pas appelé Aratus en témoignage par une fin de vers hexamètre ? Que dirai-je des docteurs de l'Eglise ? Ils sont tous nourris des anciens qu'ils réfutaient.

Ardente, Paula interrompit :

— C'est avec son propre glaive que David coupa la tête de Goliath.

— Certes, ma sœur et ma fille ! Mais lorsque amoureux de la sagesse antique, admirant le charme de sa parole et la beauté exquise de ses traits, au lieu de la rendre servante et captive, je me laisse conquérir par elle, le Seigneur s'irrite contre moi.

— Contre vous ? protesta le chœur des auditrices.

— Hélas ! Malheureux que j'étais, je jeûnais... et ensuite je lisais Cicéron. Après avoir souvent passé les nuits sans dormir, après avoir répandu des larmes au souvenir de mes fautes, je prenais Plaute entre mes mains. Si quelquefois, rentrant en moi-même, je voulais lire les prophètes, leur style simple et négligé me rebutait. Mais vers le milieu du Carême, j'eus un rêve au cours d'une maladie. J'étais devant le Tribunal du Souverain Juge... Il me demanda :

— Quelle est ta profession ?

— Chrétien, répondis-je.

— Tu mens, me dit-il. Tu es cicéronien, et non pas chrétien. Car où est ton trésor, là est ton cœur.

Et il ordonna qu'on me fouettât. Mais ce châtiment m'était moins sensible qu'un vif remords de ma conscience... Or, Mesdames, combien nos cœurs doivent être détachés des œuvres de ces païens !

Et un soupir gonfla sa poitrine. La douce Principia rompit le silence qui pesait.

— Aussi, mon Père, nous n'étudions les profanes que pour mieux pénétrer les livres divins.

— Que savez-vous donc, petite très chère ?

— Nous étudions les Lieux Saints dans les nouveautés de la librairie : la *Peregrinatio*, — les uns disent qu'elle est de Silvia, la sœur du ministre Rufin ; les autres, de Etheria ou Euchéria, parente de l'empereur Théodose, — ou bien dans les récits des hommes qui accompagnèrent Hélène, la sainte mère de Constantin, et dans les Evangiles, les Epîtres .. et les profanes.

— Je vous aiderai, s'il plaît à Dieu.

— Les livres de l'Ecriture aussi. Mais les Commentaires ne nous ravissent pas, et les textes sont souvent obscurs.

— Pour moi, dit Blesilla, c'est l'Ecclésiaste dont je voudrais un commentaire. Il me relèverait et il oindrait mon âme de l'huile de la consolation.

Et Fabiola :

— Oh ! ma chérie. Et les costumes symboliques du grand prêtre Aaron ? Et les dons prophétiques de Balaam ? Et les 42 étapes du peuple hébreu dans le désert ? Quelles applications à notre vie de pèlerins, nous qui n'avons pas ici-bas de demeure permanente ! Si le Père voulait bien...

Jérôme eut un sourire, à la fois amusé et attendri :

— Ces femmes, ce sont des hommes par le courage. Allons, établissons un projet de programme. Que la secrétaire prenne ses tablettes et pousse son stylet agile.

— J'attends, dit Eustochium, le stylet levé.

— Commençons par le commencement, dit Læta, jeune mère de la petite Paula. L'éducation des filles...

— Le féminisme, continua la jeune Pauline, fiancée de Pammachius.

— L'histoire de nos pères qui vécurent aux Catacombes ; les Catacombes elles-mêmes, demanda la fervente Asella.

— La vie des moines du désert et des moniales d'Egypte et de Palestine, ajouta Paula.

— Pourquoi pas aussi les secrets du palais de Damase ? insinua la rieuse Fabiola.

— Les luttes de la vérité contre l'erreur, dit gravement Marcella.

— Oui, ma sœur, dit Jérôme. Nous répondrons à l'hérétique Lucifer. Nous abattrons Apollinaire.

— Père, dit timidement Léa, ne voudriez-vous pas nous donner des arguments contre Helvidius, qui attaque l'état de virginité ?

— Surtout l'Ecriture Sainte, supplièrent Paula et ses filles avec Marcella.

— Il est vrai, dit Jérôme, on peut compter presque autant de versions que d'exemplaires. Chaque fidèle a son Evangile, et combien fautif ! Notre pontife Damase m'a précisément chargé de réviser les traductions latines sur l'original grec, et je compte y ajouter les tables de concordance d'Ammonius d'Alexandrie et d'Eusèbe de Césarée.

— Vous nous en donnerez la primeur, Père ?

— Vous m'aiderez à ce travail, mes filles. Car je sais que Paula et Eustochium, et plusieurs autres, parlent le grec et même, le croirait-on ? l'hébreu sans aucun accent latin.

— Et notre eucologe bien-aimé, le livre que nous tenons dans nos mains le jour et la nuit, le Psautier. Le texte grec des Septante, que les Apôtres employaient, les siècles l'ont altéré.

— Nous les réviserons ensemble. Nous suivrons le texte des Septante, tel qu'Origène l'a édité dans

ses Hexaples, et que la Palestine l'a conservé Au besoin, nous recourrons à l'hébreu. Et l'idiome de Cicéron en recevra, je vous l'assure, une plus violente secousse que jamais langage humain, lorsqu'il devra subir l'irruption soudaine de l'imagination des Prophètes et des hyperboles bibliques.

— Mais les noms et les lieux bibliques, demanda Félicité, ne faudrait-il pas nous les enseigner d'abord ?

— Bien jugé, ma sœur. Nous étudierons ensemble la topographie de la Palestine, et toutes questions hébraïques.

— Et l'histoire de l'Eglise, après celle du peuple juif ?

— Oui, je tâcherai d'imiter Eusèbe de Césarée et de raconter comment et à l'aide de quels apôtres, depuis l'avènement du Sauveur jusqu'à nos jours, l'Eglise de Jésus-Christ est née et a grandi ; comment la persécution l'a fait croître et le martyre l'a couronnée ; comment aussi, lorsque les empereurs sont devenus chrétiens, elle a perdu en vertus ce qu'elle gagnait en puissance et en richesse. Ce siècle dégénère...

Un sourire discret illumina tous les visages. Le siècle qui produisait les prodiges de pénitence des Thébaïdes, les Athanase, les Cyrille, les Epiphane, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome, un Hilaire, un Ambroise, un Augustin, merveilles de sainteté comme de doctrine, — le siècle qui voyait des patriciennes porter le flammeum des vierges ou la bure des moniales ; — le siècle enfin qui produisit un Jérôme, dont la pénitence avait tellement réduit l'être physique qu'à peine ses os se tenaient les uns aux autres, — ce siècle n'était pas dégénéré.

Jérôme détendu sourit avec les patriciennes.

— Je rends hommage à vos vertus, mes filles. Et si mon langage a gardé quelque âpreté, n'ai-je pas lutté contre le monde, contre moi-même et contre des ennemis acharnés depuis vingt ans ? Cependant je ne suis pas insensible, croyez-le bien. Je n'ai point été engendré par les roches du Caucase, et le lait que j'ai sucé n'est pas celui des tigresses d'Hyrcamie... Mais revenons à notre programme. Vous écrivez, Mesdames ? Il est bien entendu que votre Cercle continue.

— Mais vous y viendrez, Père, affirma Marcella.

— Oui, ma Mère, mais chacune à son tour fournira un travail personnel, que toutes discuteront ; et je n'interviendrai que dans les questions douteuses, ou que vos études n'avaient pas jusqu'alors abordées.

— Oui, Père. Et maintenant, s'il vous plaît, les grandes lignes du Programme des Conférences du cycle 382-383 ?

— *Premièrement* : Ecriture Sainte. Les livres que les Juifs ont toujours crus inspirés, puis Tobie et Judith, qui pour vous auront un intérêt spécial ; puis le Nouveau Testament.

— Il faudra plus d'un cycle, murmura Blesilla à sa petite sœur Rufina, pour étudier toute la Bible.

— Le Psautier donnera l'essor à votre âme ; le Livre des Proverbes vous tracera une règle de vie. Dans l'Ecclésiaste, vous apprendrez le mépris des choses de ce monde, et dans le livre de Job la patience. Passez ensuite aux Evangiles, ayez les tous en main. Mettez toute votre ardeur à lire les Actes des Apôtres et les Epîtres. Quand vous aurez ainsi bien garni le cellier de vos cœurs, confiez à vos mémoires les Prophètes, les Juges, les Rois, les Macchabées, et Esdras et Esther. En dernier lieu, le Cantique des Cantiques.

Deuxièmement, questions de dogme : la Trinité, l'Incarnation, la Providence, l'Eglise, puis l'Apologétique Les hérétiques : nous leur rognerons les ongles et raserons les cheveux, comme aux Egyptiennes de l'Ecriture.

Machinalement, Fabiola regarda ses propres ongles, soigneusement rosés et polis. Jérôme sembla ne pas voir.

— *Troisièmement,* dit-il, des questions morales. La pénitence : le corps est un âne qu'il faut brider. Pas de pudicité sans sa suite nécessaire, les restrictions et l'austérité... Ni l'Etna, ni la terre de Vulcain (Stromboli), ni le Vésuve, ni la Chimera, ne brûlent d'autant de feux que de jeunes moelles pleines de mets et de vin. *Sine Cerere et Libero friget Venus.* Mais *ne quid nimis.*

La prière, les conseils évangéliques, surtout la charité, « si aisée à pratiquer, et dont la possession est cependant chose rare. Qui donc, à l'exemple de Paul, veut être anathème pour ses frères ? Qui donc pleure avec ceux qui pleurent, se réjouit avec ceux qui sont dans l'allégresse, souffre de la blessure faite à autrui ? » qui donc, mes très chères, à part le petit groupe que vous êtes ?

— Nous sommes des servantes inutiles, avoua Marcella.

— Le Seigneur a compté, mesuré et pesé toutes nos œuvres, dit Jérôme.

En quatrième lieu, les questions liturgiques ; les sacrements, la communion quotidienne comme on l'entend à Rome et en Espagne, les cérémonies de l'Eglise d'Orient, dont la vierge Ethérie, qui aurait pu à bon droit siéger dans votre cénacle, nous a laissé tout un programme. Ce récit, Mesdames, est vraiment la « Semaine Religieuse » de Jérusalem au IVe siècle

— Nous possédons son volumen, fit remarquer Eustochium.

— A ce propos, dit Jérôme, si vous y prenez quelque intérêt, j'ai beaucoup voyagé. « J'ai abandonné, à l'exemple d'Abraham, ma patrie et mes proches, je ne prétends pas avoir fait là un sacrifice vain. Quelqu'un dira plus tard : « Quiconque a beaucoup vu, peut avoir beaucoup retenu. » Mes voyages en Germanie, quand l'empereur Valentinien résidait à Trèves, à Constantinople par la vallée du Danube et la Thrace, à Athènes où j'ai admiré l'Acropole et le Parthénon, en Asie Mineure où j'ai vécu à la ville et surtout au désert...

— Peut-être vos récits décideront-ils ces jeunes filles à suivre vos traces errantes, dit Marcella.

— Rome est la patrie, Mère, et le Christ l'a choisie pour sa terre d'élection. Nous n'irons plus

dans les déserts. Mais je pourrai vous raconter les merveilles que j'y ai vues, la solitude des Paul, des Malchus et des Hilarion ; les cénobites rassemblés par milliers dans les grands monastères des frontières de Syrie ; les reclus dont les cellules jalonnent le désert ; les anachorètes enfin, perdus dans le sable nu des montagnes pelées, les uns prisonniers volontaires dans des cellules d'où la mort seule les tirera, et qui n'auront jamais vu une créature humaine, les autres réfugiés au fond de citernes desséchées, où ils vivent de quelque aumône rare de figues et de pain d'orge ; on en voit même, les « paissants », qui errent sans gîte, sans nourriture, sans assistance, à la merci du hasard et de la Providence... Mais pardonnez-moi, Mesdames, s'interrompit le docteur, j'allais faire déjà une Conférence... J'ai tant aimé Chalcide ! *Hæc olim meminisse juvabit,* a dit notre Virgile. Oui, jamais le désert !

— Nos âmes vibraient avec la vôtre, s'écria Fabiola, et l'on dit que vous y avez guéri un lion ?

— Hélas ! Madame... Mais vos pères aussi furent voyageurs pour la grandeur romaine : les deux Scipion l'Africain, les deux Paul-Emile, le vainqueur de Persée. Vos aïeux, Marcella, ont bien connu l'Espagne ; et l'Asie Mineure, ô Paula, a vu le Roi des rois triompher, ancêtre de votre époux. Plus heureuses, c'est pour le Christ que vous combattez, et pour que l'Eglise triomphe. De ces combats d'hier et d'aujourd'hui, de cette vie du Christ dans l'histoire de l'Eglise qui est son corps mystique, nous donnerons les faits et la philosophie.

— Nous vous rendons grâces, Seigneur. Un mot encore : ne pourriez-vous pas entremêler les études religieuses et historiques, de quelques travaux littéraires, de critique par exemple de nos auteurs contemporains ?

— Pour les Grecs, je n'ai pu les lire tous. Mais pour les Latins, profanes et sacrés, aucun, je pense, ne m'est demeuré étranger. Parmi les plus récents, « Tertullien, dont l'Apologétique et les Livres contre les nations sont un réservoir de toute la science profane ; l'avocat Minutius Félix, qui dans son *Octavius* et dans son livre contre les Astrologues a touché à toutes les œuvres de la littérature païenne. Le bienheureux Cyprien, avocat et évêque de Carthage, ressemble à une source très pure d'où s'épanchent des eaux douces et paisibles. Victorien qui a reçu la couronne du martyre, n'égale pas son langage à sa pensée. Lactance me rappelle le flot de l'éloquence cicéronienne : plût à Dieu qu'il eût établi nos croyances aussi fortement qu'il a ruiné les erreurs contraires ! Arnobe est inégal et exagéré ; son ouvrage est confus par suite d'une mauvaise ordonnance. Hilaire de Poitiers se dresse sur le cothurne gaulois ; les fleurs de la Grèce dont il orne son langage, les longues périodes où il l'enveloppe, le rendent peu accessible aux lectures simples. Le prêtre Juvencus vient de raconter en vers l'histoire du Sauveur, et n'a pas craint d'assujettir aux lois du mètre la majesté de l'Evangile. »

Ah ! quelle cohorte splendide ! Mais je m'égare encore : Pardonnez, chères âmes.

— Nous sommes trop heureuses, Seigneur, que vous daigniez élever à boire à votre source de pauvres femmes telles que nous.

— En effet, que vont clabauder les ennemis qui déjà, lors du départ de Mélanie pour l'Orient, m'ont tant calomnié ? Ils me reprocheront de m'occuper de l'instruction des femmes. Même sur les manuscrits que je dédiais à Paula, à Eustochium, des copistes (je le sais) ont remplacé leurs noms par un majestueux « Vénérables Frères. »

Mais ils ne savent pas qu'Holda prophétisait quand les hommes se taisaient, que Déborah vainquit les ennemis d'Israël lorsque Baruch tremblait, que Judith et Esther sauvèrent le peuple de Dieu. Voilà pour les Hébreux. Quant aux Grecs, à qui faut-il apprendre que Platon écoutait Aspasie, que Sapho tenait la lyre à côté d'Alcée et de Pindare, que Thémiste professait parmi les savants de la Grèce ? Et chez nous, Cornélie, la mère des Gracques, et la fille de Caton, épouse de Brutus, devant qui pâlissent et l'inflexible vertu du père et l'austérité de l'époux : ne les comptons-nous pas parmi les gloires de Rome ? Agathe et Cécile et Agnès ne valent-elles pas les Régulus et les Mucius Scévola ? Et s'il n'est question que d'études, qui donc mépriserait la martyre Fébronia qui naguère donnait chaque vendredi son cours aux dames de Nisibe (leur dérobant ses traits derrière un voile) ? Et après tout, un dernier mot : n'est-ce pas aux Femmes que le Seigneur ressuscité est d'abord apparu ? Oui, et les hommes peuvent rougir de n'avoir pas cherché ce que les femmes avaient trouvé.

L'auditoire féminin remercia en frémissant. Marcella insista :

— Seigneur, peut-être pourrions-nous admettre à chercher et à trouver avec nous, quelques hommes choisis ?

— C'est un autre danger, ma fille.

— Cependant, Père, il serait bon sans doute que Domnion présidât ; il est prêtre et d'un âge avancé. Aimable, généreux, instruit, il n'a jamais tenu sa maison fermée aux étrangers, jamais sa bourse aux pauvres.

— Vous avez raison, ma sœur. Et Domnion nous conseillera, nous consolera aux jours mauvais.

— Flavius Marcellinus a porté les armes et commandé une légion. Chrétien exemplaire et curieux des choses de l'esprit, aussi de la paix, et qui n'est pas sans attaches avec la maison... Il demande à venir.

— Certes, et j'honore son dévouement.

— Oceanus, homme savant fort recherché dans le monde ; son nom est d'un marin, il a navigué des Colonnes d'Hercule à l'Hellespont et aux bouches du Nil. Son expérience honorera nos soirées.

Mon cousin Pammachius, grand propriétaire, et soucieux des intérêts spirituels de ses tenanciers ; son nom veut dire « l'homme de tous les combats. » Il a bâti un hôpital à Ostie pour les

malades, et un hospice pour les voyageurs ; il ne porte pas encore l'habit monastique ou il ne le porte qu'en secret ; mais son cœur est voué au Seigneur, et il s'en trouve fort bien. Ajoutons plusieurs amis des pauvres, parfois les amis de nos amis... Père ?

— C'est entendu, quelques exceptions pour confirmer la règle, et si honorables qu'elles désarment l'envie et paraissent venir d'un droit plutôt qu'être dues à la faveur.

Marcella se leva :

— Mesdames, à la 3e férie prochaine, Eusebius Hieronymus traitera donc de l'Education des filles, selon le désir de Læta ; 15 jours après, du féminisme, qui nous intéresse toutes. Entre temps, Principia nous parlera du scandale de la Mode ; Fabiola étudiera la participation des femmes chrétiennes de la société aux fêtes païennes, telles que combats de pugilistes, danses exotiques, etc.

Un peu lasses, mais tout heureuses à l'espoir de fructueux mardis, les patriciennes jetèrent furtivement un regard sur la clepsydre : l'heure n'avait pas été dépassée. Robes de soie et manteaux de bure s'engouffrèrent sous la haute porte et dans le vestibule. Révérencieuse et attentionnée, Léa, la doyenne du groupe, veilla sur leur départ, et le palais des Scipions rentra dans le silence.

* *

Mesdames, faut-il relire devant vous les conférences de S. Jérôme ? Oh ! pas en latin, encore que sa langue soit correcte comme celle d'un Lactance, vivante comme celle d'un Tertullien et plus claire ? Notre conférencier est « le brillant anneau qui relie entre elles les deux littératures d'Orient et d'Occident, aux traits communs et divers comme il convient à des sœurs. Tandis que son éducation toute romaine lui fait porter dans ses immenses travaux d'érudition un coup d'œil plus sûr, une critique plus sévère, et dans ses lettres, si charmantes de naturel et d'abandon, une finesse d'observation, une précision de style qui n'est qu'à lui, on sent bien que le soleil de l'Orient, l'embrasant de ses feux, colore son imagination, enflamme sous sa plume sa verve de controversiste. Il y a même, dans ce caractère de Dalmate qui se roidit jusqu'à la dureté, qui s'enfle jusqu'à l'hyperbole, je ne sais quoi d'âpre et de violent qui, dépassant le monde grec et romain, touche à un monde qui n'est pas encore. » (Freppel).

Seulement quelques exemples si vous le permettez.

Si vous en croyez S. Jérôme, voici comment vous élèverez une petite fille :

« Faites-lui faire comme jouets de petites lettres d'ivoire ou de bois, pour qu'elle apprenne à lire en s'amusant. Animez-la par de petits présents... Qu'elle ait des compagnes dont le succès l'aiguillonne. Ne la gourmandez pas. Piquez-la par la louange. Quand elle verra son grand-père, qu'elle lui saute au cou, qu'elle se jette dans ses bras, qu'elle lui chante l'*Alleluia*... Qu'elle aime tout le monde, que tout le monde l'aime, rose de plus sur la tige ancienne... Qu'elle apprenne à travailler la laine, à tenir la quenouille, à tourner le fuseau, à former le fil avec ses doigts. Surtout n'oubliez pas, vous ses parents, que le modèle de votre enfant c'est vous-mêmes. Qu'elle ne voie rien qui soit mal, ni en sa mère, ni en son père. Plus tard, envoyez les petites au couvent. Qu'elles voient, aiment, admirent dès leurs premiers regards les moniales chez qui tout est enseignement de vertu : la parole, la tenue, la démarche. Quand elles le pourront, envoyez-les à la messe, à l'office, et qu'elles ne négligent pas de venir, leur petite lanterne allumée à la main, aux Psaumes de la Vesprée. »

Voilà pour la piété. Quant aux études, S. Jérôme n'hésite pas : les études secondaires classiques, et sans s'effrayer l'enseignement supérieur des lettres.

Car il ne croit pas que cela soit le bagage réservé de l'esprit masculin, ou que (en généralisant) l'homme doive dominer la femme. Il proteste contre la loi plus dure pour l'épouse coupable que pour l'époux : « A faute égale, dit-il, châtiment égal. » S'il y a inégalité, dit-il avec S. Grégoire de Nazianze, « c'est que la loi a été faite par des hommes, et à cause de cela contre les femmes. »

De nos jours, le suffrage féminin l'eût-il compté parmi ses soutenants ?... En tout cas, notre Code pénal (articles 337-339) l'eût fait bondir, et je ne sais pas s'il n'approuvait pas, — au moins un peu et *in petto*, — l'invective que Juvénal (6e satire) met sur les lèvres d'une matrone émancipée : « Mon époux, sache bien que je fais ce que je veux, comme toi. En vain crieras-tu, invoqueras-tu le Ciel et la Terre : je suis homme comme toi... »

J'ai dit « invective ». Vous lisez peut-être les articles souvent épicés des journaux pamphlétaires : du sucre, au prix d'Eusebius Hieronymus.

Quiconque l'a eu pour adversaire a toujours été « le dernier des hommes. » A un zélateur de Jovinien, très frisé, très parfumé, drapé comme un mime, et chaussé de trop petits souliers, il décoche des traits d'une telle verdeur que, Mesdames, le latin dans les mots bravant l'honnêteté, je n'oserais pas même en latin vous les redire.

Jovinien l'accuse d'attaquer l'institution du mariage. « Je ne dénigre pas le mariage, je l'approuve, puisque S. Paul l'a approuvé ; je l'approuve, puisque c'est de lui que viennent les vierges. Sans mariage il n'y aurait pas de célibat. » Et c'est toute sa défense.

Il peint les femmes du monde : la savante qui récite ou chante des vers à tout propos ; la prétentieuse qui mange la moitié des syllabes pour se donner un air enfantin ; la charitable orgueilleuse et violente, qui distribue elle-même ses aumônes devant les églises, à la tête d'une armée d'eunuques, et qui gifle une pauvresse coupable d'avoir tendu deux fois la main ; l'effrontée qui renie son sexe, rougit d'être née femme, s'habille en homme, se coupe les cheveux à la mode masculine, marche

la tête haute, étale à tout venant sa face d'eunuque; la mijaurée qui s'habille en petite enfant, et rivalise de grâce avec la chouette et le hibou...

Les hommes ne sont point épargnés. Ariston dépiste un repas au fumet des viandes, et comme il a une passion pour les salmis de petites grues, on lui en a donné le nom. Orasus de Ségeste, avocat riche mais ignare, et d'une laideur repoussante, se prétendait diffamé : « Mais que me veut-il donc ? s'écrie Jérôme. Je ne puis parler d'aucun vice, d'aucune sottise, d'aucune difformité, qu'il ne les prenne pour lui. Je parle d'un sot; il est éloquent et il se plaint. Je parle d'un barbare débauché ; il est Romain et il se plaint. Je parle d'un esclave qui mendie et dérobe; il est riche et il se plaint. Je ne pourrai plus rire de rien au monde, ni des larves, ni des hiboux, ni des monstres du Nil : j'offenserais Orasus de Ségeste. » La philosophie peut-être, Jérôme l'admettrait avec Macrobe, des Saturnales : elle est la science des sciences, présent unique des dieux. Mais le philosophe ! Ah ! lui, c'est un animal de gloire, un esclave vendu à la faveur et aux applaudissements populaires... »

Certains adversaires sont bien arrangés : « Je dois me consoler d'entendre grogner autour de moi l'immonde troupeau des jaloux qui veulent fouler aux pieds les perles... Je travaille et je me soucie peu des fantômes et des larves, dont la nature est, dit-on, de murmurer dans les coins pour faire peur aux petits enfants... Espèces de grenouilles loquaces ! s'écriait-il.

Grogner, c'est bien le sens du sobriquet que pour l'éternité il a généreusement collé au personnage de son ancien ami Rufin, devenu son ennemi : Grunnius, en souvenir de Marcus Grunnius Corrocota Porcellus, héros d'une farce populaire.

— Ah ! Grunnius, dit-il, tu m'accuses d'avoir eu un rêve. Toi aussi, frère, tu rêves parfois. Tu as dit que tu as souffert pour la foi, à Alexandrie. Tu te vois, en dormant, captif du Christ. Tu te crois arraché à la gueule du lion. Tu crois combattre les bêtes dans le cirque d'Alexandrie. Et ensuite, quand tu t'es réveillé, tu t'écries fièrement : « J'ai consommé ma course, j'ai gardé ma foi, et j'attends la couronne de justice. » Calme-toi, réfléchis, tu verras que tu as rêvé. On n'est point confesseur sans prison, et il n'y a point d'exil sans décret de bannissement. Sais-tu où est située ta prison? Sais-tu comment se nommaient tes juges? Tâche de te le rappeler, car personne n'a jamais rien entendu raconter de pareil, ni en Egypte, ni ailleurs. Alors, ce sera curieux, ce sera beau, et nous réciterons les actes de ton martyre dans le martyrologe d'Alexandrie. »

Si cet orgueilleux satisfait, « quand il se promène gravement les mains croisées derrière le dos, retournait brusquement la tête, il verrait le col des cigognes s'allonger pour venir le pincer, des doigts railleurs s'agiter derrière lui comme des oreilles d'âne, ou une langue narquoise se tirer, à son intention, comme celle d'un chien altéré. Homme ambigu, mélange de natures diverses et contraires, il offre aux yeux ce monstre bizarrement fabriqué dont parle le poète : lion par devant, dragon par derrière, chimère au milieu. »

A Vigilantius (surnommé Dormitantius) : « Apprends tout, puisque tu ne sais rien. Et après, apprends à te taire. Mais j'aurais dû me rappeler le proverbe grec : « Il ne faut pas jouer de la lyre à un âne. »

En revanche, Jérôme avait des trésors de tendresse pour les âmes de bonne foi, même adversaires, et à fortiori pour ses amis : « Est-ce donc que j'ai un cœur de fer et des entrailles qui ne s'émeuvent pas ? » A S. Augustin il écrit : « Une chose me reste à te demander : c'est que tu aimes un homme qui t'aime... Plût à Dieu qu'il me fût donné de t'embrasser et que dans de fréquents entretiens nous puissions nous instruire l'un l'autre !... » Pendant que les jaloux calomniaient son œuvre de l'Aventin, il écrivait à Paula : « Je salue tout le chœur des Vierges et votre Eglise domestique, pour qui je tremble alors même que je n'aperçois pour elle aucun danger. »

Le moine Posthumius, qui lui était adversaire, vint passer six mois à Bethléem, et s'en revint subjugué. De même Alypius, ami de S. Augustin ; Epiphane, le vieil évêque de Salamine, disciple d'Hilarion ; Paulin de Nole, Lucinius, Paulinius... Tant d'amis l'eussent-ils pleuré s'il n'avait été tendre ?

Et quand, cédant aux calomniateurs et aux insulteurs, il se décida à secouer sur Rome la poussière de ses sandales, de quel cœur frémissant il écrit à Asella : « J'écris ces lignes à la hâte, chère madame, tandis que le vaisseau déploie ses voiles. Je les écris entre les sanglots et les larmes. » « Tumultuairement et bien dolent en son cœur, » a écrit un vieil auteur.

Plus tard, il a trouvé des jours de paix à Bethléem. Avec quelle fraîcheur de coloris il dépeint à Marcella sa douce pauvreté ! « Nous qui avons déjà traversé en flottant bien des espaces de la vie, et dont la fragile nef, battue par les tempêtes, brisée par les écueils, fait eau de toutes parts, hâtons-nous d'entrer dans le port. Ce port, c'est la solitude, les champs. En été, nous trouvons sous les rameaux d'un arbre la fraîcheur et la retraite. En automne, un lit de feuilles au grand air nous repose. Au printemps, quand les champs se peignent de fleurs, quand les oiseaux gazouillent sur nos têtes, le chant des psaumes est bien plus doux. Arrivent l'hiver, le froid et la neige, je n'ai pas besoin d'acheter du bois, la forêt voisine m'en fournit assez pour veiller ou dormir chaudement à bon compte... »

N'est-ce pas tentant ?

Je ne vous cite pas, Mesdames, les termes éloquents qui saluèrent le trépas des amis et des amies du savant conférencier ou la ruine de Rome saccagée par Alaric. Mais je vous dirai que cette âme altière, forte pour la lutte, qui regardait les épreuves comme des grâces, resta longtemps sans pouvoir travailler lorsque mourut Paula. Chaque fois qu'il saisissait des tablettes pour écrire, ses